

151791

## Henry-G. MAURICE

PRÉSIDENT DE LA ZOOLOGICAL SOCIETY OF LONDON,  
SECRÉTAIRE DE LA SOCIETY FOR THE PRESERVATION OF THE FAUNA  
OF THE EMPIRE,

MEMBRE DE LA COMMISSION  
DE L'INSTITUT DES PARCS NATIONAUX DU CONGO BELGE.

Instituut voor Zeewetenschappelijk onderzoek

Institute for Marine Scientific Research

Prinsse Ellisplein 69

8401 Bredene - Belgium - Tel. 059 / 80 37 15

# PARLE A LA TERRE

## CONFÉRENCE

donnée à la Fondation Universitaire, le 2 mai 1946,  
en présence de MM. les Ministres de l'Agriculture  
et des Colonies, sous les auspices de l'Institut des  
Parcs Nationaux du Congo Belge.

BRUXELLES

Rue Montoyer, 21

1946

## **Henry-G. MAURICE**

PRÉSIDENT DE LA ZOOLOGICAL SOCIETY OF LONDON,  
SECRÉTAIRE DE LA SOCIETY FOR THE PRESERVATION OF THE FAUNA  
OF THE EMPIRE,

MEMBRE DE LA COMMISSION  
DE L'INSTITUT DES PARCS NATIONAUX DU CONGO BELGE.

---

# **PARLE A LA TERRE**

---

### **CONFÉRENCE**

donnée à la Fondation Universitaire, le 2 mai 1946,  
en présence de MM. les Ministres de l'Agriculture  
et des Colonies, sous les auspices de l'Institut des  
Parcs Nationaux du Congo Belge.

BRUXELLES

Rue Montoyer, 21

---

1946

Imprimerie M. HAYEZ, Bruxelles  
— 112, rue de Louvain, 112 —  
Dom. légal : r. de la Chancellerie, 4

## PARLE A LA TERRE

D E temps en temps, lorsque je parle du devoir que nous avons de conserver le plus possible la vie sauvage, on me pose la question : « Pourquoi, et dans quel but devons-nous la conserver ? » C'est une question qui appelle diverses réponses, parmi lesquelles je me propose aujourd'hui de me borner à une seule, qui comprend à peu près toutes les autres : C'est que l'homme se trouve dans la plus grande nécessité d'apprendre les vérités de la vie, ce qu'il ne peut faire qu'en l'oecogénie à laquelle il appartient.

Je crois qu'à l'heure actuelle, le monde civilisé tout entier est plus malheureux, plus misérable qu'il ne l'a jamais été auparavant, au cours de l'histoire accidentée de la civilisation. C'est que la plupart des hommes s'aperçoivent plus rudement que jamais de leurs misères et sont moins enclins à nourrir l'espoir que leur sort s'améliorera.

Il y a, bien entendu, des ignorants, des êtres irréfléchis qui, jouissant d'une prospérité spécieuse et, en tous cas, précaire, se croient heureux, mais les hommes vraiment

intelligents ne peuvent contempler le monde d'aujourd'hui sans avoir de très graves pressentiments. Nous sommes en face d'une paix illusoire. J'ose dire que jamais dans l'histoire du monde on n'a vu tant de haine entre nations et entre individus, voire entre compatriotes.

L'homme civilisé a créé lui-même les malheurs dont il souffre. Le progrès réalisé dans le domaine des sciences physiques et chimiques a dépassé l'aptitude de l'homme à régler sa conduite selon les pouvoirs dont ces sciences l'ont rendu maître. On peut dire sans exagérer que l'homme a usurpé des pouvoirs qui appartiennent à Dieu et se trouve aujourd'hui armé de forces que ni ses mœurs, ni son esprit ne le rendent apte à contrôler. L'état actuel du monde donne une nouvelle signification au commandement donné au premier homme dans le jardin de l'Eden : « Pour ce qui est de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras point, — car le jour où tu en mangeras, tu mourras de mort ».

De siècle en siècle, tout en acquérant plus de science, l'homme est devenu plus destructeur. Comme a dit le poète anglais BYRON : « Man marks the earth with ruin », « L'homme marque la terre des plaies de la ruine ». Son pouvoir destructeur a atteint les bêtes, les oiseaux, les forêts, les fleurs et, d'une fureur toujours croissante, toujours plus féroce, même ceux de sa propre espèce. Et, en même temps, l'homme est devenu plus malheureux. Car tandis qu'il obtenait, ou, au moins, rendait possible, un certain accroissement de son bien-être corporel, son bien-être spirituel et sa tranquillité d'esprit ont, en grande partie, disparu. Il a goûté de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, il en a choisi le mal, et il a l'air de

s'être approché de l'heure de l'accomplissement de la prophétie : « le jour où tu en mangeras, tu mourras de mort ».

Un de mes amis, savant éminent, me disait un jour que, si cela dépendait de lui, personne ne jouirait du droit électoral s'il n'avait suivi un cours de biologie, et que pour les ministres, il exigerait, au moins, un diplôme de cette branche d'étude. « Ainsi, dit-il, nous n'aurions pas tant d'ismes », car tous les « ismes » dépendent de prémisses biologiquement fausses.

Faire adopter aujourd'hui une telle loi impliquerait une révolution. Mais j'ai bien compris que mon ami voulait simplement exprimer ainsi le plus énergiquement possible une vérité que je considère comme fondamentale. La plupart des hommes civilisés demeurent dans les grandes villes. Ils vivent loin de la nature et leurs divertissements sont aussi artificiels que le reste de leur façon de vivre. C'est ainsi que beaucoup d'entre eux ont prêté l'oreille à des théories doctrinaires qui ne correspondent pas à la réalité de la vie, car ceux qui les répandent sont aussi ignorants que ceux qui les écoutent, de ces vérités que seule peut apprendre l'étude même de la vie. Et leurs fausses idéologies font naître des tendances pernicieuses qui engendrent la haine et la guerre.

Depuis longtemps je me demande — et quel homme sérieux ne se pose la même question — s'il se trouve un moyen de résoudre le problème que l'homme s'est posé à son insu ? Comment le détourner du chemin qui mène à la destruction, chemin qu'il suit à une allure de plus en plus vertigineuse et d'une manière de plus en plus insensée ? Et toujours cette même réponse m'est venue :

que l'homme, en tant qu'être vivant, s'occupe des choses de la Vie. Je ne veux pas dire, bien entendu, qu'il s'occupe des moyens de vivre, mais qu'il étudie la Vie qui l'entoure, la Nature des choses vivantes. Qu'il se considère, et, de son mieux, s'imagine être un citoyen du monde des vivants, ayant un rôle à jouer parmi les bêtes et les oiseaux, et, bien entendu, auprès de ses semblables, rôle qui consiste à accomplir le dessein fondamental de la création entière. Ce dessein, à moins que je ne me trompe, est de rendre la vie terrestre plus animée et plus complète, de même que la vie spirituelle à laquelle il nous est permis de prendre part jusqu'à un certain point et à l'égard de laquelle nous pourrions, si nous en avons la volonté, jouer un rôle de plus en plus utile. De cette façon, l'homme sera porté à attacher moins d'importance à la puissance et plus à la bonne volonté. Ce dont le monde a besoin à l'heure actuelle, c'est de bonne volonté. « Lorsqu'il n'y a pas de vision, le peuple se dissipe. » Nous voulons voir le monde faire preuve de bonne volonté, bonne volonté gouvernée par l'idée de vivre et laisser vivre. Aujourd'hui une telle image est absente, et les peuples périssent. Est-il possible d'espérer pouvoir détourner l'homme des instruments de haine et le mettre, par l'intermédiaire de la Nature, sur le chemin de la bonne volonté ? Tout d'abord, si l'homme veut étudier la Vie, il faut qu'il cesse de la détruire. Ces mots « vivre et laisser vivre » pourraient bien devenir la devise de l'Institut des Parcs Nationaux du Congo Belge, de la Société pour la Conservation de la Faune de l'Empire — de l'Empire Britannique, bien entendu — et d'autres sociétés du même genre qui, çà et là, cherchent à encourager

la conservation des êtres sauvages. Notre but à tous est de persuader les hommes des différents pays de ne pas exterminer de nouvelles espèces d'animaux, à moins qu'elles ne soient cent pour cent nuisibles. De plus, puisque les animaux ne peuvent vivre que dans un entourage qui leur convienne, et que nous-mêmes nous ne pouvons pas nous passer du sol et des eaux, qui dépendent en si grande partie des forêts et des marécages, nous cherchons également à conserver intact cet entourage. En résumé, nous visons à la protection de la vie sauvage de la faune et de la flore suivant cet ordre méthodique que nous appelons l'équilibre de la Nature.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler que maintes espèces d'animaux, qui autrefois vagabondaient librement dans diverses régions du monde, ont disparu à tout jamais. Nous ne pouvons pas toujours déterminer la cause de leur disparition, qui, dans le cas de beaucoup d'entre elles, peut être attribuée, dans une certaine mesure, à des causes naturelles. Ce n'est pas la peine de discuter les cataclysmes de la Nature, puisque nous ne disposons pas des moyens de les contrôler. Mais, au cours des siècles récents, et même de mémoire d'homme, maintes espèces ont été exterminées, soit directement, soit indirectement par l'homme.

Parmi les espèces exterminées se trouvent, par exemple, en Europe, l'Aurochs (*Bos taurus primigenius*), en Afrique, le Quagga (*Equus quagga*) et le Blaubok (*Hippotragus leucophaeus*). Parmi les nombreuses espèces d'oiseaux exterminées, la plus notoire est celle des Pigeons voyageurs d'Amérique, qui, certains de nos contemporains s'en souviennent encore, volaient jadis



par millions en obscurcissant le ciel; aujourd'hui il n'en reste aucun. Maintes autres espèces de mammifères et d'oiseaux sont menacées d'extermination, tels le Bison européen (*Bison bonasus*), le Bubale (*Bubalis buselaphus*), plusieurs espèces de Rhinocéros, de nombreuses autres encore, parmi lesquelles beaucoup d'oiseaux du monde entier et plusieurs espèces de Marsupiaux australiens. Parmi ces animaux, il s'en trouve d'extrêmement beaux. Tous, du point de vue de la Science, sont d'un intérêt remarquable et ont chacun leur rôle à jouer dans l'oecogénie du monde. Tous ont disparu ou sont menacés d'extinction à cause de la cupidité ou de l'insouciance de l'homme.

Il faut ajouter que, par suite de l'accroissement des populations et de l'empiètement effectué sur les terres vierges dans le but de développer l'agriculture et d'exploiter les forêts et les minéraux, la vie sauvage devient forcément de plus en plus menacée. De plus, au nom de la Science, les musées font concurrence aux collectionneurs d'échantillons zoologiques, tandis que d'autres personnes ou organisations, en champions de la médecine, revendiquent le droit de capturer de grands anthropoïdes et de les ramener vivants aux fins d'expériences. Je ne prétends pas discuter la valeur encore douteuse de telles expériences, ni soutenir que les nécessités réelles de la vie humaine doivent être sacrifiées aux animaux. Je signale seulement que ces derniers sont partout de plus en plus menacés et constate qu'il faut se mettre en garde contre des arguments mal fondés et ne pas sacrifier ce qu'on ne pourrait jamais remplacer sans être absolument

convaincu qu'un tel sacrifice est vraiment nécessaire et n'aura pas de résultats inattendus et nuisibles.

Comment donc persuader les hommes que non seulement ils ne doivent pas détruire, mais, au contraire, qu'ils doivent protéger avec zèle ce qui reste des espèces ? Nous voici, votre Institut — que je suis fier aujourd'hui de nommer aussi le mien — et la Société de la Faune chez nous, ainsi que d'autres sociétés, collaborant à la même tâche. Depuis longtemps nous essayons de conserver la vie sauvage. Jusqu'à quel point avons-nous réussi ? Vous avez eu la bonté de me faire parvenir, soit directement, soit par l'intermédiaire de mon très précieux ami, votre Ambassadeur à Londres, maints rapports sur les progrès réalisés au Congo Belge, rapports qui m'ont inspiré de l'admiration et de l'envie. Par ailleurs, les nouvelles que je reçois de ce qu'on fait et de ce qu'on ne fait pas en Afrique Britannique sont très inquiétantes. Après les événements de 1933, on ne se serait pas attendu à un tel aveu.

C'est sur l'invitation du gouvernement de Grande-Bretagne que s'est réunie à cette époque la Conférence de Londres. Ce fut le même gouvernement qui soumit à la Conférence un projet de Convention qui fut accepté en principe. La Conférence fut présidée par mon ami, vivement regretté, Lord ONSLOW. Le vice-président en était votre Ambassadeur à Londres. Lord ONSLOW représentait le gouvernement responsable de la convocation de la Conférence. Son Excellence le baron DE CARTIER représentait le gouvernement qui, ayant pris l'initiative de la conservation déjà réalisée à cette époque, fournit

ainsi aux délégués réunis dans la salle de conférence un exemple à suivre.

Cinq ans après, la Conférence se réunit à nouveau, afin de se rendre compte des progrès réalisés, de perfectionner les listes des animaux justifiant des mesures de protection particulières et de préparer une nouvelle Conférence ayant pour objet de généraliser l'application des principes de la Convention de 1933 à l'Asie du Sud-Est et à l'Australie. Lord ONSLOW, qui devait présider cette Conférence, prévue pour 1939, envisageait celle-ci comme une nouvelle étape vers un accord mondial pour la protection de la vie sauvage. Bien que ce projet ait dû être abandonné à cause de la guerre, il ne désespérait pas. Au contraire, il attendait avec confiance des Nations-Unies l'élaboration et la mise à exécution d'une nouvelle Convention de plus grande envergure. C'est un projet dont il me parlait encore avec son enthousiasme accoutumé deux ou trois jours avant sa mort.

Pendant les six années de guerre, l'état de choses, en ce qui concerne la Faune, a sérieusement empiré, tout au moins en Afrique, car je ne peux pas parler avec certitude des autres régions. Dans l'Afrique Britannique, les Départements de la Chasse ont été dépeuplés et, en conséquence, l'application des lois régissant la chasse est devenue moins rigoureuse. Eu égard aux circonstances, c'était inévitable. Mais, malheureusement, pendant et depuis la guerre, on a organisé, dans diverses régions, le massacre de milliers d'animaux sous prétexte de combattre l'envahissement de la mouche tsé-tsé (*Glossina*). Beaucoup d'entre nous doutent que de tels massacres soient nécessaires et même qu'ils puissent produire le

résultat qu'on prétend rechercher. Je ne suis pas disposé aujourd'hui à discuter ce sujet. Je signale seulement que la Société dont j'assure le secrétariat est en train de demander qu'une sérieuse enquête soit ouverte à ce propos et qu'il soit fait appel à des méthodes véritablement scientifiques pour déterminer les mesures à prendre en vue de contrôler les différentes espèces de Glossines.

Si j'ai fait allusion à ce sujet, c'est parce que je ne veux pas que vous ayez l'idée que nous sommes satisfaits de l'état de choses qui règne actuellement dans les territoires britanniques. Soyez assurés que, malgré ces circonstances décourageantes, la Société pour la Conservation de la Faune de l'Empire espère toujours qu'une nouvelle Conférence sera convoquée, ou même plusieurs Conférences successives, ayant pour objet la conclusion d'un accord mondial pour la conservation de la Nature. Pour atteindre ce but, nous réclamons votre aide ainsi que celle de toutes les personnes de bonne volonté. N'est-ce pas là une besogne que les Nations-Unies pourraient entreprendre et exécuter sans être importunées par de petites jalousies économiques et par leurs politiques de puissance ? L'idée ne vous est-elle jamais venue que dans la Loi de la Jungle, dont chacun parle avec un certain mépris, il n'y a pas de place pour la politique de puissance ? La Loi de la Jungle reconnaît aux animaux, selon les espèces, le droit de satisfaire leur faim et leurs désirs menant à la reproduction, mais rien de plus. Ces deux stimulants développent, je l'admets, dans la jungle, une certaine concurrence, mais c'est une concurrence normale ; à de rares exceptions près, on n'y rencontre ni l'avarice, ni la basse jalousie, ni la perfidie, ni les autres

péchés mortels qui obsèdent le genre humain. Ne se justifie-t-il pas, dès lors, de conserver ces êtres innocents, quand ce ne serait que comme exemples de tolérance mutuelle ? Mais il ne suffit pas de signer un protocole, il faut encore le mettre à exécution. Il me semble qu'il n'y a rien de plus difficile à l'heure actuelle que de s'assurer que l'accord aille au delà d'oraisons agréables à entendre et de paragraphes bien rédigés. Et il faut admettre que l'exemple des Nations-Unies n'est pas le seul à illustrer cette idée : les massacres de l'Afrique Britannique sont là pour le prouver.

Comment pourrions-nous persuader les différents peuples, non seulement de se mettre d'accord à cet égard, mais encore de tenir ce qu'ils vont promettre ? N'est-il pas certain qu'avant toute autre chose il nous sera demandé : « Quel profit matériel nous offrez-vous ? Y a-t-il de l'argent à gagner ? Y a-t-il moyen de remplir nos estomacs ou nos poches ? Pourrions-nous en vivre plus facilement et plus agréablement ? » En un mot, s'il est possible de faire appel à la cupidité des hommes, on peut espérer réussir. Par exemple, en 1937 et 1938, j'ai contribué à négocier deux conventions internationales pour la protection respective des fonds de pêche et des races des Grands Cétacés. Nous sommes parvenus à des accords plus ou moins satisfaisants, parce que les délégués étaient convaincus qu'on pourrait, à la longue, gagner davantage en renonçant à de gros profits immédiats, afin de s'assurer des gains plus modestes mais plus ou moins réguliers d'année en année. La méthode consistait, on s'en doute, à laisser au large des Poissons et des Cétacés en assez grand nombre pour assurer un croît

annuel suffisant. Faute de quoi on risque de répéter la mésaventure de celui qui, selon le proverbe, a tué la poule aux œufs d'or.

Cet argument vaut-il pour la conservation de la vie sauvage ? Il faut admettre qu'en l'occurrence les arguments économiques ne sont pas très valables. On peut soutenir que la vie sauvage attirera des touristes qui dépenseront leur argent dans le pays. Mais c'est un argument peu convaincant pour l'individu. On peut démontrer l'importance pour l'agriculture de la conservation des eaux et des forêts et l'on peut faire remarquer que la Nature contrariée est capable de se venger, d'une façon inattendue, de ceux qui troublent son équilibre. Mais les hommes se soucient peu des maux problématiques. D'ailleurs, ce ne sont pas les profits d'ordre matériel qui nous préoccupent principalement ; nous recherchons plutôt le bien intellectuel et moral du monde.

Voici une question qui dépend plutôt des peuples que des gouvernements : Que les gouvernements prennent des engagements, tant mieux. Mais si les conventions ne sont pas appuyées par l'enthousiasme des peuples, nous pouvons être assurés qu'elles ne vaudront pas grand'chose. Nous qui avons à cœur la conservation de la Nature, devons prêcher un nouvel Évangile, lequel, à vrai dire, remonte aux temps anciens.

Considérons quelques traits du Livre de Job :

« Interroge les bêtes et chacune d'elles te l'enseignera ; ou les oiseaux des cieux, et ils te le diront ;

» Ou parle à la terre, et elle t'instruira, et même les poissons de la mer te le raconteront.

» Car qui ne sait que c'est la main de Dieu qui a fait toutes ces choses ?

» Car c'est lui qui tient en sa main l'âme de tout ce qui vit et l'esprit de toute chair humaine. »

Et comparons-les à la pensée suivante, extraite du Coran :

« Il n'y a ni bête sur la terre, ni oiseaux qui volent qui ne soient un peuple semblable à vous-même, et à Dieu ils reviendront. »

Au temps que nous vivons, on entend rarement citer les Saintes Écritures, et c'est plus rarement encore qu'on en admet l'infailibilité. Pour moi, je ne vous demande pas d'accepter dans leur sens littéral, ni le Livre de Job, ni le Coran. J'ose cependant vous suggérer que chacun des extraits que je viens de vous lire contient l'expression d'une vérité fondamentale et que cette citation du Coran est conforme à la doctrine généralement admise de l'évolution des vivants de même origine, y compris le genre humain. Le cours de cette évolution est encore, pour ainsi dire, enveloppé de mystère. Je n'ai pas l'intention de discuter les faits et les théories de l'évolution des êtres vivants; c'est une tâche que je laisse aux biologistes de métier. Quant à moi, qui étudie l'histoire naturelle en amateur, il me suffit que mes semblables admettent que l'homme partage une origine commune avec les bêtes de la terre et les oiseaux des cieux, avec les reptiles et les poissons. C'est sur ce fait fondamental que peut se baser l'invitation faite à tous ceux qui désirent apprendre à connaître les vérités concernant l'homme et les liens qui

l'unissent à l'univers, de se laisser enseigner par les bêtes et les oiseaux et de parler à la terre, mère de tous les vivants.

Le poète anglais POPE dit : « The proper study of mankind is man » (L'étude propre à l'homme est l'étude de l'homme). Cela est bien dit, mais pour comprendre l'homme, il faut l'étudier en rapport avec l'oecogénie dans laquelle il s'est développé et dont il fait partie intégrante. Je ne promets pas qu'une telle étude puisse nous permettre de découvrir un remède aux maux que l'homme s'est lui-même infligés, mais je crois pouvoir affirmer qu'il nous sera impossible de comprendre et l'homme et les problèmes qui l'assaillent si nous n'arrivons pas à une juste compréhension du rapport qui existe entre l'homme et le monde des êtres vivants. Au cours d'une telle étude, nous ne manquerons pas d'admirer les merveilles et les beautés de la Nature, et, en comparant les mœurs des hommes et celles des bêtes, nous comprendrons que ceux que nous appelons d'une façon insolente les animaux inférieurs sont capables de nous fournir d'utiles exemples de tolérance et de bonne volonté. Et, par surcroît, au sein des sentiments de désespoir qui ont envahi le monde et des malheurs qui en dérivent, n'est-il pas possible que de la contemplation des équilibres harmonieux et des beautés constamment renouvelées de la Nature, l'espoir renaisse, accompagné de l'esprit d'humilité, source et signe de sagesse véritable ? Le monde que l'homme a fait est si laid, physiquement et moralement laid ! Pour mettre un terme à la propension actuelle vers la laideur, la destruction, la rapacité et la mauvaise foi, il faut intéresser l'homme à un point de



vue opposé. Ce que je propose, c'est l'étude de la Nature dans toute sa simplicité, au lieu de celle de la vie corrompue telle que l'a faite l'homme. Et si vous voulez bien me permettre d'ajouter pour ma part une profession de foi, j'avoue qu'après avoir contemplé sincèrement et humblement l'univers, si méthodique dans sa façon de procéder, univers dont nous sommes une fraction si insignifiante, il m'est impossible de croire qu'il soit le résultat d'un quelconque accident et qu'il ne dépende pas d'un grand Esprit qui y règne et le dirige, et avec lequel, si nous jouons bien le rôle qui nous est dévolu, nous pouvons espérer être un jour en communion. J'admets la difficulté qu'il y a de se rendre compte de toutes les manifestations d'un tel Esprit, mais je trouve encore plus difficile de m'expliquer un accident si méthodique.

Il y a un vingtaine d'années, M<sup>lle</sup> VIVIENNE DE WATTEVILLE se rendit en Afrique avec son père, qui avait été chargé de constituer une collection d'animaux pour le Musée de Berne. Avant d'avoir pu mener à bien sa tâche, il fut tué par un lion qu'il avait blessé. La fille fit enterrer son père et continua son œuvre, qu'elle acheva presque entièrement. Dix ans plus tard, elle mit à exécution une entreprise qu'elle avait projetée lors de sa première visite. Malgré tous les efforts de ses amis pour l'en dissuader, elle retourna en Afrique, et, ayant rassemblé l'équipe d'indigènes qui l'avait escortée jadis, s'en alla, sans autres compagnons, à travers les forêts, pour vivre en visiteuse paisible au milieu des animaux et essayer d'établir avec eux des rapports de bonne amitié. Je ne dis pas qu'elle réussit complètement, mais elle a vécu longtemps seule parmi les bêtes de la forêt, y compris les éléphants. A

son retour, elle écrivit un livre d'une beauté émouvante, auquel elle donna le titre que j'ai choisi pour cet exposé décousu : « Parle à la Terre ». Elle avait, en vérité, parlé à la Terre. Elle s'était laissé pénétrer l'esprit des leçons que la Terre est capable de donner. Elle essaya, par son livre, de transmettre à ses lecteurs les fruits des leçons qu'elles avait apprises.

Récemment un de nos correspondants les plus précieux, Sir JAMES BARRETT, est mort en Australie. Il était oculiste de son métier, très érudit, bien connu et distingué. Il était surtout un ardent partisan de la conservation de la vie sauvage. Permettez-moi de vous citer quelques mots de la notice nécrologique que je lui dédiai dans notre journal : « Il faisait surtout preuve de clairvoyance. Il a compris qu'à la longue, les Parcs Nationaux, les Réserves, les lois et les règlements ne vaudraient guère sans l'appui et la coopération des peuples. Voilà pourquoi il s'est consacré à éveiller la curiosité des enfants. « Nous ne sauverons rien, m'écrivait-il, si ce n'est » par l'intermédiaire des enfants. » Et encore : « Je crois » que pour atteindre notre but, il faudra s'attaquer au » système d'éducation dans les écoles, pour amener un » changement de mentalité ». Son désir le plus cher, au cours des dernières années de sa vie, fut d'inculquer aux enfants d'Australie l'amour et la compréhension de ce qui est beau, et il cherchait à parachever sa tâche en développant chez eux le goût de l'étude de la Nature et de la Musique.

» Il a largement réussi, et avant sa mort il a pu constater que les enfants jouaient déjà un rôle et même un

rôle prépondérant dans la campagne entreprise pour conserver ce qui restait de la faune de leur pays. »

Je suis certain que Sir JAMES BARRETT avait raison. Il faut amener les jeunes, qui aujourd'hui s'intéressent surtout aux machines, à étudier la Nature, afin qu'ils se rendent compte qu'ils en sont les héritiers et que c'est en faisant appel à la vraie Nature qu'ils peuvent atteindre à la sagesse, d'où vient le bonheur. En vérité, c'est la Nature qui, mieux que tout autre précepteur, les rendra capables de discerner le bien du mal, le vrai du faux.

Il y a quelques jours, deux gamins envahirent le petit jardin qui se trouve devant ma maison, à Londres. Je sortis avec l'intention de les chasser, car, d'ordinaire, j'en ai fait l'expérience, semblables garnements viennent surtout pour arracher les fleurs et même les plantes. Mais l'aîné des deux m'expliqua qu'ils voulaient voir de près un papillon bleu qui venait d'y entrer, et je m'aperçus qu'en effet il y avait bien là un papillon bleu assez rare. Nous l'étudiâmes ensemble et le petit remarqua qu'il avait vu récemment dans le parc voisin un papillon de l'espèce que nous appelons « Amiral Rouge ». « Vous vous intéressez donc aux papillons ? » lui dis-je. Et il m'expliqua qu'à cause des bombes volantes, lui et son frère avaient été évacués à la campagne. Là ils avaient heureusement rencontré un maître d'école doué d'imagination sympathique — c'est moi, bien entendu, qui le dis — qui leur fit étudier la Nature en plein air. « Quand nous sommes partis de Londres, ajouta le petit, qui avait peut-être dix ans, cela me fit de la peine, mais par après, je n'avais plus du tout envie d'y revenir. » Je jugeai que c'étaient ces études qui avaient fait que ces deux enfants

ne ressemblaient pas du tout aux jeunes apaches qui, d'ordinaire, nous tourmentaient; et pendant que nous causions, je me remémorais les vers admirables du poète breton ANATOLE LE BRAZ : « La Chanson des Chênes » :

*Chantez aux enfants la chanson des chênes.  
Nous avons poussé, les beaux arbres verts,  
Libres au soleil dans les forêts franches.  
Une âpre santé fleurit dans nos branches ;  
Nous buvons à même, aux cieux grands ouverts,  
Le sang de nos veines.  
Chantez aux enfants la chanson des chênes.*

*Nous avons saigné par bien des endroits,  
Quand les vents jaloux nous livraient bataille,  
Mais ils n'ont pas pu courber notre taille :  
Nos cœurs sont intacts, nos fronts restent droits,  
Nos cimes hautaines.  
Chantez aux enfants la chanson des chênes.*

*Nous sommes debout ; les vents ont passé,  
Le courroux des vents ne dure qu'une heure.  
La force des chênes à jamais demeure ;  
Nous avons grandi, nous avons poussé  
Sans peurs et sans haines.  
Chantez aux enfants la chanson des chênes.*

*Nous avons souffert, nous avons aimé ;  
Ô Nature immense, au multiple ventre,  
Mère dont tout sort, mère en qui tout rentre,  
Dans ton vaste sein nous avons semé  
Les robustes graines !  
Chantez aux enfants la chanson des chênes.*

*Nous avons vieilli, les beaux arbres noirs,  
Que les blancs hivers ont vêtu de givre,  
Contents de mourir, mais non las de vivre.  
De l'auguste paix qui remplit les soirs  
Nos âmes sont pleines,  
Chantez aux enfants la chanson des chênes.*

N'est-ce pas qu'on retrouve dans cette vieille chanson bretonne, beaucoup plus ancienne que la traduction en français qu'en fit ANATOLE LE BRAZ, l'idée de Job, l'idée du Coran, celle de VIVIENNE DE WATTEVILLE et de Sir JAMES BARRETT ? Inspirons aux enfants le goût et la compréhension de la Nature et, surtout, la compréhension de sa continuité, malgré toutes les vicissitudes, et ils apprendront à se connaître eux-mêmes. Laissons-les « parler à la terre », et, s'il n'est pas déjà trop tard, en suivant cette voie, ils pourront dire un jour, et leurs successeurs après eux et un monde enfin tranquille répétera :

*De l'auguste paix qui remplit les soirs  
Nos âmes sont pleines.*